Document généré le 16 juil. 2025 07:54

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Collectif, Alain Gagnon, François Désaulniers

Sébastien Lavoie

Numéro 153, printemps 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71157ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lavoie, S. (2014). Compte rendu de [Collectif, Alain Gagnon, François Désaulniers]. *Lettres québécoises*, (153), 40–41.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

par SÉBASTIEN LAVOIE

INDIA DESJARDINS, MÉLIKA ABDELMOUMEN, JENNIFER TREMBLAY, DANIELLE FOURNIER, CLAUDIA LAROCHELLE, CAROLINE ALLARD ET KARINE GLORIEUX

☆☆☆

COLLECTIF
Maison des jeunes
Montréal, Les éditions de Ta Mère, 2013, 254 pages, 20 $.

Paroles de jeunes, langue de vieux

Aujourd'hui, Mathieu a une femme, trois enfants, pis il voit un thérapeute deux fois par semaine pour jaser de ça. (p. 234)

Les éditions de Ta Mère nous présentent un collectif d'auteurs y allant de nouvelles tournant autour des maisons de jeunes des années quatre-vingt-dix, ces « place[s] pour les poteux fils de BS qui avaient rien à faire de leur temps libre. » (p. 151) Bien que je n'aie jamais fréquenté ces lieux (sauf une fois, au chalet) et bien que je n'aie, au mieux, que cinq années de plus que les auteurs de ces portraits, je me suis amusé, souvent, à me reconnaître dans ces histoires, dans ces protagonistes.

Chacune des nouvelles (toutes écrites au « je ») porte le nom d'une Maison des jeunes sise dans une quelconque localité québécoise. Chaque nouvelle met en scène des protagonistes devant au préalable fuir une réalité qui n'est pas nécessairement liée à un problème familial, éclosion de l'adolescence oblige, mais toujours issue d'une carence. Le plus souvent affective, bien sûr, car cette construction industrielle que l'on appelle « adolescence » interpelle un âge où l'on ne veut plus être ce que l'on est (« L'entre-temps », ou encore « L'aire du temps »), sans que l'on sache ce que l'on voudrait être. Et c'est ce flou que la plupart des auteurs ici présents savent rendre, souvent avec justesse, parfois avec brio. Je pense ici particulièrement à Jean-Philippe Baril Guérard, « L'express 12-18 », brillamment écrit. Il y a dans l'adolescence une retenue, une intériorité que les auteurs restituent avec justesse ainsi que des ambiguïtés sexuelles en signe de questionnement rendues habilement.

Fond et forme

Malheureusement, le fond est parfois plombé par la forme. Il faudrait m'expliquer le pourquoi de ce joual d'apparat qui sévit de nouvelle en nouvelle, d'auteure en auteur. Pas qu'il détonne nécessairement, pas qu'il paraisse artificiel ou qu'il dérange en soi, loin s'en faut. Mais il est omniprésent et aplanit tout discours. Qu'on lise Marie-Christine Lemieux-Couture ou Daniel Grenier (qui font dans la nouvelle polyphonique), on constate que tous les personnages parlent de la même manière, au point qu'il est difficile de les différencier (l'époque — et ces textes — est sévère pour la description qui singularise).

Un auteur peut toujours revendiquer cet appauvrissement du langage au prétexte d'une voix singulière qu'il défendrait. Mais cette œuvre collective où le joual est si présent témoigne au contraire d'une langue absente de singularité. Les mots sont ceux de papa. Ceux des fistons devraient les transcender : on ne leurs demande pas de faire de ceux-ci un refus de l'abâtardissement d'une pseudo-langue qui ne marque aucune singularité, mais simplement de se démarquer. Un auteur utilisant encore le joual doit avoir intériorisé ses critiques, offrir quelque chose de neuf… Une pensée pour ma linguiste de professeure Carole Boisvert qui enseigne que jamais personne ne se fait, à dessein, une fierté de mal parler sa langue. Mal parler, peut-être ; mal l'écrire, ça reste à voir…

☆☆☆

ALAIN GAGNON
Les Dames de l'Estuaire
Montréal, Triptyque, 2013, 153 pages, 20 $.

Trois nuances de solitude

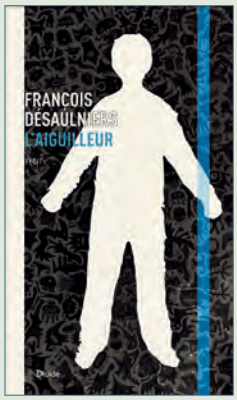
Alain Gagnon nous propose ici trois novellas se passant toutes, ou peu s'en faut, dans un Bas-du-Fleuve aux différentes teintes.

La première histoire, « La Toupie », est celle qui m'a le moins intéressé. Il s'agit du récit improbable d'un Ukrainien, Andrei, en quête de solitude. Comme les protagonistes des novellas suivantes, il est écrivain et cherche un endroit retiré où il pourra écrire. Son dévolu se porte sur le phare du Haut-fond Prince, connu des gens du lieu sous le nom de la Toupie, à sept kilomètres de Tadoussac. On le devine psychiquement blessé, on sait qu'il l'est physiquement, mais on ne saura vraiment pourquoi qu'à la toute fin : les réminiscences et les rêves du protagoniste n'arrivant pas à nous éclairer, c'est une lettre qui viendra expliquer sa quête de rédemption. « Toutefois, sur cette planète, personne n'a chanté comme les Slaves la qualité rédemptrice de la souffrance. » (p. 46) Il faut croire qu'Alain Gagnon n'est pas slave, parce qu'il ne m'a pas fait adhérer à cette histoire qui m'a semblé s'éparpiller.

La deuxième histoire, par contre, m'a beaucoup plus intéressé bien qu'il s'agisse d'un récit fantastique. « La Dame aux Glaïeuls » présente le récit d'un homme, lui aussi écrivain, en quête de solitude et hanté par son passé. Engagé comme surveillant dans un hôtel abandonné l'hiver, il est aux prises avec ce que plusieurs décrivent comme une sorte de fantôme. Un personnage secondaire dira au héros de l'histoire : « En tant que psy, je ne devrais pas parler comme ça, mais c'est un endroit qui semble rendre

ALAIN GAGNON

FRANÇOIS DÉSAULNIERS



ses gardiens fous. » (p. 75) Il me semble avoir lu ailleurs semblable prémisse, par ailleurs habilement exploitée… Plus encore que dans les autres histoires, les femmes sont ici particulièrement interchangeables, voire inchangées, le héros butant sans cesse sur des Gladia qui ont un physique et un style vestimentaire semblables. Contrairement aux autres histoires, le récit se déroule de manière chronologique, et, contrairement au premier, il happe.

La troisième histoire est d'encore plus haute tenue. « Le Gambit de la Dame » nous raconte comment un aspirant écrivain, un solitaire, est devenu au fil du temps un tueur à gages doublé d'un bénévole auprès de mourants solitaires. « On a donné [aux échecs] le nom de Gambit de la Dame à une ouverture fermée des plus anciennes et des plus populaires. […] C'est en fin de match que cette perverse manœuvrière dévoile soudain l'implacable efficacité de sa machine de guerre. » (p. 107-108) Avec un tel propos placé en prologue, on se doute bien que notre assassin se fera lui-même éliminer à la fin du récit, par le fait d'une femme, mais ça n'enlève rien au bonheur de lecture, bien au contraire.

Chacun des trois récits repose sur un travail de recherche manifeste qui s'insère bien dans les histoires. Qui, sur le phare susmentionné ; qui, sur la légende canadienne décrite par l'abbé Casgrain et qui, sur les échecs. Une plume à (re) découvrir.

☆☆ ½

FRANÇOIS DÉSAULNIERS
L'aiguilleur
Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2013, 200 p., 17,95 $.

Vous êtes le héros

Premier récit parfois déroutant où l'on se demande sur un ton badin si l'on aurait eu une autre vie en tournant à droite plutôt qu'à gauche en sortant du café, mardi dernier.

François Désaulniers porte plusieurs chapeaux. Il est auteur-compositeur-interprète, a publié quelques carnets de voyage (nous dit l'éditeur sans plus de précisions) et il a signé une série jeunesse, *Sur le bout de la langue*, publié aux Éditions d'Art Le Sabord où il est aussi employé. Rappelons que cette maison d'édition se spécialise dans la littérature et les arts visuels. Et des arts visuels, il y en a dans ce récit inclassable puisque les 70 dernières pages ne sont pas constituées d'un texte mais de dessins, de petites « bestioles » (p. 15) qui se multiplient une page après l'autre pour finir par former une silhouette humaine négative (façon Lascaux, donc), silhouette que l'on voit d'ailleurs sur la page couverture.

Mais ce n'est peut-être pas ce qu'il y a de plus étonnant dans ce livre, sans doute l'OVNI littéraire de la rentrée. C'est que, le temps de quelques dizaines de pages, l'auteur nous ramène au concept du livre dont vous êtes le héros, ces livres-jeux populaires auprès des jeunes lecteurs il y a un quart de siècle où, pour chaque fragment d'une histoire, le lecteur était appelé à faire un choix à la place du narrateur. Ainsi, à la page 68, celui-ci s'avoue pris de vertige.

> *Je ne bouge plus, je retiens mon souffle. Je suis perdu dans le labyrinthe. J'attends. Comme si quelqu'un allait choisir pour moi. Où aller maintenant ?*
>
> *— Vais-je passer par la ruelle à la page 69 ?*
>
> *— Vais-je traverser la rue et prendre le trottoir à la page 71 ?*
>
> *— Vais-je couper par la cour d'école à la page 73 ?*

L'éditeur nous promet, grâce à ce procédé, la possibilité de lire ce récit de quarante-cinq façons différentes. Quarante-six, si on triche… J'ai triché, c'est-à-dire que je n'ai pas joué le jeu, lisant systématiquement chaque page, pour ne pas en oublier une seule. Au demeurant, je ne suis pas sûr que cela m'ait amusé.

Parce que vous le méritez peut-être

Nous sommes conviés à un récit où la pensée erre au gré des déambulations du narrateur, où celui-ci s'interroge sur l'influence de toutes les microdécisions que l'on prend dans une journée. « Moi, j'aime bien les histoires dans lesquelles il n'y a pas d'action. Je suis un peu contemplatif, je dois l'avouer. Je pense à cela en attendant le métro. » (p. 45) Qui sait, effectivement, si passer par la ruelle plutôt que de couper par la cour d'école ne modifiera pas durablement notre vie, si une rencontre déterminante aura lieu (ou pas) ? Vaste question, posée gravement. Mais nécessairement futile parce que de toute façon on ne se refait pas.

L'auteur ne nous propose pas de réponse, sinon par le jeu susmentionné, et il nous sert son récit de manière badine rappelant quelque peu, quoique de manière moins appuyée, la façon de Louis Gauthier dans *Les aventures de Sivis Pacem et Para Bellum.* Mais le moteur du récit ne s'accorde pas toujours avec cette manière et l'humour tombe — parfois — à plat. Ce qu'il va sans dire[1].

1. « Il va sans dire… », tome 1, de mémoire.